

# la catastrophe ou la vie

pensées par temps  
de pandémie

Jean-Pierre  
Dupuy

Seuil





La catastrophe  
ou la vie



Jean-Pierre Dupuy

---

# La catastrophe ou la vie

Pensées par temps  
de pandémie



Seuil

ISBN 978-2-02-147696-5

© Éditions du Seuil, mars 2021

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

[www.seuil.com](http://www.seuil.com)

« Qu'on s'imagine un nombre d'hommes dans les chaînes, et tous condamnés à la mort, dont les uns étant chaque jour égorgés à la vue des autres, ceux qui restent voient leur propre condition dans celle de leurs semblables, et, se regardant l'un l'autre avec douleur et sans espérance, attendent à leur tour. »

Blaise Pascal, *Preuves par discours II*  
– Fragment n° 6, 1678

« Et puis il a fallu voir mourir. Savez-vous qu'il y a des gens qui refusent de mourir ? Avez-vous jamais entendu une femme crier : "Jamais !" au moment de mourir ? Moi, oui. Et je me suis aperçu alors que je ne pouvais pas m'y habituer. [...] mais puisque l'ordre du monde est réglé par la mort, peut-être vaut-il mieux pour Dieu qu'on ne croie pas en lui et qu'on lutte de toutes ses forces contre la mort, sans lever les yeux vers ce ciel où il se tait. »

Albert Camus, *La Peste*, 1947





## Introduction

*1<sup>er</sup> décembre 2020*

Face à une catastrophe annoncée mais dont la date est inconnue, le temps acquiert des propriétés singulières. Même quand on sait que l'événement redouté va se produire, même quand on tient son occurrence pour certaine ou quasi certaine, on n'arrive pas à transformer ce savoir en croyance. On ne croit pas ce que l'on sait.

Cette configuration de notre esprit placé dans ces circonstances est un scandale pour la philosophie. Celle-ci a généralement tenu le savoir pour logiquement supérieur à la croyance. Savoir que le monde a telle propriété implique plusieurs conditions : que ce soit vrai ; qu'on le croie ; et qu'on le croie pour de « bonnes raisons », que l'on peut argumenter, et non pour des raisons fortuites.

Si je sais que telle proposition sur le monde est vraie, alors *a fortiori* je le crois. Je peux nier des propositions vraies, par exemple que la Terre n'est pas plate, que le changement climatique n'est pas un phénomène

passager qui va se régler tout seul ou que la pandémie de Covid-19 n'est pas un canular monté par les Chinois, mais alors je ne sais pas qu'elles sont vraies, car si je le savais, par définition du savoir je croirais qu'elles le sont.

Et cependant, il y a un cas empirique, donc contingent, mais néanmoins universel, ou presque, où le rapport entre savoir et croyance s'inverse : notre rapport à la mort, la mort propre, notre mort. La croyance résiste au savoir, au lieu d'en être sa conséquence passive. Comme l'a écrit Jacques Madaule, « Je sais que je dois mourir mais je ne le crois pas<sup>1</sup>. »

En 2002, encore sous le choc des attentats terroristes du 11 septembre 2001 et nourri de mes réflexions sur le changement climatique, la menace d'une guerre nucléaire et d'autres risques existentiels, je posai la question dans un livre dont le titre a marqué les esprits : nous savons beaucoup de choses à leur sujet et pourtant, nous n'arrivons pas à croire que les catastrophes qu'ils portent en germe se produiront<sup>2</sup>. La preuve en est que nous n'agissons pas sur la base de ce savoir.

1. Jacques Madaule, *Considération de la mort*, Paris, Corrêa, 1934, cité par Vladimir Jankélévitch, *Penser la mort ?*, Paris, Liana Lévi, 2003, p. 29. Ce livre de Jacques Madaule, intellectuel chrétien, proche de la revue *Esprit*, est une des plus profondes et des plus belles réflexions que je connaisse sur la mort. Il a inspiré les écrits de Jankélévitch sur le sujet.

2. Jean-Pierre Dupuy, *Pour un catastrophisme éclairé*, Paris, Seuil, 2002 ; coll. « Points », 2004.

Comment l'expliquer ? Je bannis toute explication psychologisante, individuelle ou collective, et c'est vers la philosophie que je me tournai. Je pensai à ce que dit Henri Bergson au sujet de son état d'esprit lorsque, le 4 août 1914, il apprit la déclaration de guerre de l'Allemagne à la France. Se remémorant les sentiments qui l'animaient, lui et ses proches, juste avant cette catastrophe, il écrit que la guerre leur apparaissait « *tout à la fois comme probable et comme impossible* : idée complexe et contradictoire, qui persista jusqu'à la date fatale<sup>1</sup> ».

Une catastrophe dont on croit qu'elle est très probable, voire presque certaine, et qu'on tient malgré tout pour impossible ? Je crus tenir dans cette idée très forte la clé de mon problème. Une condition nécessaire pour que l'on croie que l'événement redouté va se produire avec une forte probabilité, c'est qu'on le croie possible, nous dit le sens commun. Or Bergson affirme que la croyance en sa possibilité suit et ne précède pas sa réalisation. C'est en devenant réelle que la catastrophe devient possible.

Imprégné de ce paradoxe, je choisis pour sous-titre de mon livre l'expression « Quand l'impossible est certain ». Mal m'en prit. On comprit que j'énonçais ainsi la méthode que je préconisais pour débloquent le passage du savoir à la croyance, alors que je désignais en

1. Henri Bergson, *Les Deux Sources de la morale et de la religion* (1932), in *Œuvres*, Édition du centenaire, Paris, PUF, 1991, p. 1110-1111.

fait le blocage. On me fit dire que le « catastrophisme éclairé » consistait à tenir la catastrophe pour certaine afin de mieux la prévenir – ce qui eût été un paradoxe insoluble. Les « collapsologues », nouveaux venus dans ces débats, en firent leur « leitmotiv »<sup>1</sup>. Ce n'est pas le lieu maintenant de dire ce que fut véritablement ma méthode, car elle ne s'applique pas directement à ce qui est l'objet de ce livre<sup>2</sup>.

Il est temps de venir à cet objet. En écrivant que même lorsqu'on sait que la catastrophe va survenir, on n'y croit pas, je ne me doutais pas que cette maxime ne s'appliquerait pas seulement au cas où la catastrophe est encore à venir, mais qu'elle aurait encore plus de force dans celui où l'on serait déjà plongé, corps et âme, dans le désastre. Le défi que je tentais de relever était de légitimer en quelque sorte la place du prophète dans la Cité moderne en montrant comment, par sa parole, il pourrait contribuer à l'évitement du malheur<sup>3</sup>. Mais, dans le cas de la pandémie de coronavirus, c'est

1. Pablo Servigne et Raphaël Stevens, *Comment tout peut s'effondrer*, Paris, Seuil, 2015.

2. Je me suis cependant résolu à la reformuler en conclusion de ce livre, dans la dernière entrée, qui porte le numéro **13**. Par la suite, le renvoi aux entrées sera indiqué comme ici par un nombre en caractères gras.

3. Quelque chose que n'ont pas compris lesdits collapsologues, lesquels, délibérément ou non, contribuent par leur parole à « l'effondrement » qui fait leur identité.

d'emblée que nous fûmes tous précipités dans la situation où nous sommes encore aujourd'hui et peut-être encore pour de longs mois, pour ne pas dire des années. Cependant, l'évidence n'y fait rien, certains, partout dans le monde, croient qu'il n'y a pas lieu d'attacher plus d'importance à ce qui arrive aujourd'hui à l'humanité qu'à une simple « grippe ». Je ne m'intéresse donc pas à ceux qui ne savent pas que la chose est gravissime, mais à ceux qui le savent ou qui devraient le savoir et qui ne le croient pas. Quelles écailles ont-ils dans les yeux qui les empêchent de voir<sup>1</sup> ?

L'ambition de ce livre est modeste, mais le défi qu'il entend relever ne l'est pas. Il s'agit de comprendre comment, dans notre pays et ailleurs, tout un ensemble de gens intelligents et cultivés, capables d'écrire ou de produire une œuvre – je les appellerai des « intellectuels » – ont pu et peuvent encore déraisonner au sujet de cette pandémie.

1. Mes observations porteront plus spécialement sur trois pays : outre le nôtre, les États-Unis d'Amérique et le Brésil. Le 19 novembre 2020, le désormais célèbre Dr Fauci, le conseiller à la Maison-Blanche en matière de pandémie, qui manie la litote comme nul autre, confessait dans le *New York Times* qu'il restait « abasourdi » par le fait que « dans certaines parties du pays, alors même que les ravages causés par la pandémie sont visibles, il y a des gens qui soutiennent que ce sont des *fake news*. Il est très difficile de surmonter cet obstacle. Comment expliquer que des gens qui ont quelque chose juste devant leurs yeux maintiennent que ça n'existe pas ? ».

C'est un combat que je mène depuis le début de cette crise et j'ai eu l'occasion de m'exprimer dans divers médias. Ce livre reprend quelques-unes de mes interventions. Je ne prétends pas être dégagé de toute passion et parler au nom de la raison pure. D'autant que, je l'avoue, c'est la colère qui me motive en partie. La colère de voir des intellectuels que j'estime, et que pour certains j'admire, se comporter de façon politiquement irresponsable. Ils semblent ne pas voir que leurs discours résonnent, sur le mode sophistiqué, avec ceux de forces politiques nauséabondes. Cela inclut ceux qui, en France, par tradition révolutionnaire feraient bien sauter l'État au nom de la liberté ; aux États-Unis, l'extrême droite appuyée pour ne pas dire excitée par les plus hautes instances du gouvernement fédéral ; en Allemagne et au Brésil, des groupes fascistes nostalgiques du nazisme ou de la dictature ; un peu partout dans le monde, des populations qui, se sachant ou se croyant *a priori* épargnées par le virus si jamais elles l'attrapent, se soucient de ne pas contaminer les autres comme de leur première chemise [6].

Les intellectuels, eux, présentent des arguments. Mais comment ne voient-ils pas que cette pandémie a quelque chose d'extraordinaire et que c'est la première fois dans l'histoire de la modernité que la planète s'est arrêtée de tourner ? Ils ont une objection : cela, c'est

l'importance des moyens. Elle est en principe le signe qu'une menace de grande ampleur devait être contenue. Mais le signe n'est pas la chose. Il se pourrait que les moyens aient été hors de proportion avec l'importance de la menace. Si c'est le cas, comme ils l'affirment, deux accusations en découlent : « on » nous a menti sur la gravité du fléau ; sur la base de ce mensonge, « on » a gaspillé des ressources sans compter par incompetence et « on » a restreint des libertés fondamentales pour asseoir encore mieux le pouvoir des médecins et des autorités sanitaires – le fameux « biopouvoir » dont parlait Michel Foucault.

Mais comment prouver que les moyens ont été et sont encore disproportionnés à la fin poursuivie, qui est de contenir la pandémie ? N'y a-t-il pas une méthode très simple qui consiste à se demander ce qui se serait passé si on n'avait pas mis en œuvre les moyens en question ? Lorsqu'ils envisagent de mettre un nouveau médicament sur le marché, les laboratoires et les autorités médicales comparent deux possibilités, celle où les patients reçoivent un placebo, qui ne coûte pratiquement rien, et l'autre, où on leur administre le médicament en question. On compare les coûts et les avantages de ces deux options et on détermine ainsi si le médicament est digne d'être fabriqué et prescrit. Les médecins croient avoir inventé cette

méthode, qu'ils nomment « coût-bénéfice », au prix d'un anglicisme impardonnable mais révélateur<sup>1</sup>, alors que c'est un sous-produit de la mathématisation de la théorie économique, laquelle date de la seconde moitié du XIX<sup>e</sup> siècle. Pourquoi nos intellectuels sceptiques n'utilisent-ils pas cette méthode et n'essaient-ils pas d'estimer les nombres de cas, d'hospitalisations, d'accès aux soins intensifs et de morts qui auraient résulté d'une absence d'action ?

J'ai le choix entre deux actions, A et B. Je choisis A. J'estime que je suis en meilleure situation dans l'option A que dans l'option B, telle que je peux l'apprécier *ayant choisi A*. Mais je n'ai pas la garantie que si je choisis B, ma situation sera la même que celle que j'envisage pour B ayant choisi A. En d'autres termes, le présupposé du calcul économique est que le choix « actuel » (c'est-à-dire réel) de B me met dans le même monde que le choix « contrefactuel » (c'est-à-dire virtuel, « contre les faits ») de B si je choisis A. Plus simplement encore, l'hypothèse cachée est que les mondes « alternatifs » ont la même réalité que le monde dans lequel nous nous trouvons réellement.

1. « *Cost-benefit* » en anglais, qu'on traduit par « coût-avantage ». L'intrusion du mot « bénéfice » en français est comme l'aveu que les gains financiers jouent un rôle dans cette méthodologie.



Tout se passe comme si les intellectuels sceptiques rejetaient cette hypothèse et affirmaient tout de go que les mondes alternatifs n'ont pas d'existence réelle. On ne peut rien dire à leur sujet. L'avenir est ce qu'il sera et tout ce qui n'est pas inscrit dans cet avenir est impossible. Que se serait-il passé si on avait agi en France comme les Chinois ou bien comme les Brésiliens ? Ces questions n'ont pas de réponse à leurs yeux parce qu'elles n'ont pas de sens [13].

Je suis convaincu que ce choix philosophique est intenable et que de lui découlent certains des propos aberrants de ces intellectuels *covidosceptiques*, comme dorénavant je les appellerai<sup>1</sup>.

1. Je ne cite dans ce livre qu'un petit nombre de ces intellectuels parmi ceux que je juge les plus emblématiques, en évitant soigneusement les clowns médiatiques et les adeptes des théories du complot. Il y a de grands absents comme Bruno Latour, qui déclarait sur France Inter le 3 avril 2020 : « Ce serait absolument terrifiant de ne pas profiter de cet arrêt général pour ne pas infléchir un système dont on sait [...] qu'il nous précipite vers une catastrophe par rapport à laquelle celle du virus actuel est un *minuscule petit problème* » (cité par Bernard Perret, *Quand l'avenir nous échappe*, Paris, Desclée de Brouwer, 2020, p. 21 ; je souligne). Je m'interroge sur les raisons qui poussent Bruno Latour et beaucoup d'autres à ridiculiser l'importance de la pandémie. Ils ont pour le moins manqué de prescience et d'humilité, et c'est l'avenir qui les a ridiculisés. Je remarque le procédé rhétorique qui consiste à user de la comparaison. Par rapport au changement climatique ou à la perte de biodiversité, il se peut que cette pandémie soit peu de chose. Mais ce procédé est un peu trop facile. Quelle que soit la catastrophe, on peut toujours en trouver une autre qui la fait paraître « minuscule ». Qu'est-ce que le changement



Ce livre a la forme d'un journal, sans en être véritablement un. Il ne porte pas sur la manière dont j'ai vécu les événements qui se sont égrenés au cours de ces derniers mois, du moins pas directement. Il porte sur les pensées qui m'ont traversé l'esprit en réaction aux commentaires plus ou moins savants qui accompagnaient la progression de la pandémie. C'est, si l'on veut, un « journal de pensée », au sens que l'on a donné à cette locution pour désigner l'atelier d'écriture par lequel Hannah Arendt a donné forme à sa pensée avant de la formuler dans des ouvrages accomplis<sup>1</sup>. Cette méthode permet une grande liberté de style en l'adaptant au sujet traité ou aux circonstances qui ont motivé la réflexion. Chaque entrée y a une date, qui correspond à la date de publication lorsqu'il y en a eu une, ou bien à un événement, ou encore à l'éclosion d'une idée. Ces dates n'ont qu'un intérêt très relatif, et ce qui a plus d'importance est la

---

climatique comparé à la chute d'une énorme météorite qui détruirait toute vie sur Terre ou même, éventualité beaucoup plus probable, à une guerre nucléaire mondiale qui mettrait fin à notre civilisation ? Doit-on en conclure que seule l'Apocalypse de la fin des temps ou du temps de la fin mérite notre attention ?

1. Hannah Arendt, *Journal de pensée (1950-1973)*, Paris, Seuil, 2005.

chronologie. Elle reflète certes l'évolution de la pandémie, mais elle correspond surtout à la dynamique de la réflexion, chaque thème abordé entraînant un autre. Cela ne va pas sans recouvrements, à la manière d'une toiture en tuiles romaines : une idée naît dans une entrée et elle est reprise et développée dans une entrée ultérieure. Les entrées se renvoient les unes aux autres, du passé vers l'avenir, mais parfois aussi de l'avenir vers le passé, de telle sorte qu'on peut, dans une certaine mesure, les lire dans n'importe quel ordre.

Il serait impensable, étant donné le sujet traité, que j'avance... masqué. Lorsque toute cette affaire a commencé pour moi, fin février 2020, je me trouvais au Brésil, à São Paulo, chez ma fille et mon petit-fils, qui sont de nationalité brésilienne. J'avais 78 ans et je sortais à peine d'une période de rééducation cardiaque à la suite d'une opération chirurgicale lourde. On en savait déjà suffisamment sur le virus pour que je comprenne que j'étais pour lui une cible de choix. Le Brésil était conscient que quelque chose de grave était en germe et les pharmacies, un quart d'heure après l'ouverture matinale, étaient déjà délestées de leur stock de gel hydroalcoolique. Je n'en savais cependant pas assez, le Brésil étant le Brésil, et les répétitions pour le Carnaval 2021 fonctionnant déjà

à plein régime alors que le Carnaval 2020 venait de se terminer, pour me faire hésiter à rejoindre un soir un groupe d'amis dans un des clubs de samba les plus connus du quartier de Lapa, à Rio. Dans une sorte d'entrepôt d'antiquités à cinq étages, trois mille personnes à peu près se balançaient au rythme d'une *batucada* endiablée. Je n'ai pas attrapé le virus, du moins ce soir-là.

C'est en connaissance de cause que je donne par avance à mes éventuels contradicteurs des verges pour me faire battre. Il va m'arriver de dire, dans ce journal, ce qui me paraît être l'évidence, à savoir que les jeunes et les moins jeunes ont eu, par leurs comportements après la levée du premier confinement, une part de responsabilité importante dans la reprise de l'épidémie. On pourra toujours dire que je suis un vieillard acariâtre qui règle ses comptes avec une jeunesse qu'il ne comprend pas.

Une fois rentré en France, mi-mars, j'appris que mon visa pour les États-Unis avait été annulé. Le président Trump avait décidé de fermer ses frontières à la plupart des Européens, dont bien sûr les Français, accusés de mauvaise gestion de la pandémie. La France, immédiatement, ferma les siennes, et ce fut le début du confinement. Je devais enseigner à l'université Stanford un cours sur le problème du mal. Stanford est une

université privée où l'argent coule à flots. C'est à ce moment qu'elle prit la décision, extrêmement coûteuse pour elle, que tous les cours « sous-gradués » du printemps 2020 et de l'année universitaire 2020-2021 se feraient à distance. Je pus donc faire mon cours depuis mon appartement de Paris, par la grâce du logiciel Zoom, à des étudiants dont aucun ne se trouvait sur le campus californien, d'ailleurs pour la plus grande part fermé, chacun étant retourné dans sa famille, du Grand Ouest américain à la Chine. C'est dans ce contexte que je pris la décision d'écrire ce journal.

Un dernier mot de présentation. Dans ce livre, je prends à partie des auteurs et des penseurs que je nomme « intellectuels ». J'appartiens bien évidemment à cette confrérie : j'enseigne, j'écris des articles et des livres. Je participe au débat public. Je suis donc juge et partie. Il y a cependant un trait qui me distingue de mes confrères. Il devrait constituer un plus mais, dans le contexte français, il a longtemps constitué un moins. C'est ma formation scientifique, plus précisément, mathématique et logique. Il fut une époque où le passage entre ces disciplines et la philosophie allait de soi. J'ai cité Pascal en exergue. Aujourd'hui, en France en tout cas – la chose est différente en Amérique –, la très grande majorité des intellectuels, et des philosophes en particulier, sont non seulement de formation

*La catastrophe ou la vie*

exclusivement littéraire, mais ils croient être de leur devoir d'accuser la science et les techniques d'être des poisons pour lesquels ils disposent des contrepoisons nécessaires. De ce point de vue, Heidegger et Sartre leur ont frayé le chemin [8]. Il me semble que lorsqu'on traite d'une tragédie dont le héros, ce virus, aspire à la vie et la trouve en nous parasitant, l'hémiplégie dont souffrent ces intellectuels est un sérieux handicap.

## La meilleure mort

*10 mai 2020*

Je dispose d'un critère qui me permet de reconnaître les personnes qui ont l'« esprit métaphysique », indépendamment de leur occupation, de leur éducation, ou de leur religion si elles en ont une, qu'elles soient philosophes de profession ou non. Je leur demande ce qui leur fait le plus peur : le fait de mourir ou la mort elle-même. J'appelle « métaphysique » toute question que la science est impuissante à élucider mais à laquelle nous ne pouvons pas ne pas apporter de réponse si nous ne voulons pas vivre comme des bêtes. La plupart des gens répondent que la mort ne leur fait pas peur et quand on leur demande pourquoi, même s'ils n'ont jamais lu Épicure, ils avancent que lorsqu'ils seront morts, ce n'est pas eux qui le seront, puisqu'ils ne seront plus. Mais ils avouent craindre la période de déchéance et de souffrance qui bien souvent précède la mort. Ces gens-là ne sont pas faits pour entrer en métaphysique.

Ce jugement n'est pas une critique et encore moins une insulte. Il faut de tout pour faire un monde.

Les semaines que nous venons de vivre en mars et avril 2020, la mort rôdait partout autour de nous. Le confinement nous a incités à poser ou reposer les grandes questions, celles que nous posions quand nous étions enfants. Je me suis demandé comment j'aimerais mieux mourir.

Être passager sur le vol AF 447 qui relie quotidiennement Rio de Janeiro à Paris et chuter en vrille jusque dans l'océan, voilà ce que serait une bonne mort pour moi. C'est celle à laquelle a échappé ma fille brésilienne Béatrice en voyageant sur ce vol, la veille du crash du 1<sup>er</sup> juin 2009. J'expierais ainsi la faute que j'ai commise en me servant trop souvent de cette histoire pour illustrer mon propos. Ce type d'expérience appelle le silence et le recueillement [7].

Ou bien je me jetterais du haut d'une tour en flammes de cent dix étages pour échapper à l'incendie. Ce serait une mort sublime que filmeraient les caméras du monde entier. Il paraît que lorsqu'on arrive au sol, on ne sent rien car on est depuis longtemps asphyxié.

Je pourrais tout simplement être transformé en ombre en une nanoseconde par l'éclair d'une bombe



nucléaire éclatant au-dessus de Paris. C'est sans doute l'annihilation la plus rapide que l'on puisse imaginer.

Ces morts, je ne les crains pas. Mais mourir de cette mort atroce que les soignants décrivent en avouant ne pas trouver les mots qui conviennent, cette agonie que subissent les patients de la Covid-19 lorsqu'ils sont placés sous ventilateur, non, pitié, que l'on m'épargne cette mort-là. La ventilation mécanique, c'est l'inverse de la respiration naturelle. Dans celle-ci, vous gonflez votre cage thoracique en inspirant, ce qui crée une dépression et un appel d'air. Dans celle-là, on vous enfonce une sonde dans la trachée et on vous insuffle de l'air à forte pression pour ouvrir les alvéoles des poumons infectées de liquides divers. Vous êtes anesthésiés au curare, mais les dégâts provoqués par ce forçage brutal sont bien là. Vous êtes comme plongés dans un vaste océan, en train de vous noyer. L'oxygène vous manque, comme à une carpe agonisant hors de l'eau, la pression sanguine s'effondre, les reins se bloquent, le cœur s'arrête. Au mois d'avril, à New York, on dit que presque tous les malades du virus de plus de 65 ans qui ont été intubés sont morts. Les 2 ou 3 % qui en ont réchappé auraient peut-être préféré mourir. Ils ne sont plus eux-mêmes, ils ont le plus grand mal à respirer, certains à parler, d'autres tout simplement à penser. Non, vraiment, je ne veux pas mourir de cette mort-là.

Mais même ce mourir-là n'est rien, infiniment rien, à côté de la mort, la mort propre, *ma* mort, cette abomination de la désolation. Ce n'est pas que j'y pense constamment : je ne pourrais pas vivre, car la mort, contrairement à ce que l'air du temps qui entend tout ramener à la nature nous susurre, et à l'opposé de ce que disaient déjà Épicure, Marc Aurèle, Lucrece et Épictète, la mort donc est complètement extérieure à la vie. Elle n'est pas *dans* la vie, comme mon portable est dans mon sac. Je n'y pense que très rarement, mais toujours j'y pense. Or il n'y a aucun moyen de se figurer la mort de son vivant, encore moins de l'appriivoiser en l'imaginant, contrairement à ce que nous disent de fausses sagesse, et c'est cela qui est absolument effrayant [9]. La mort est une malédiction et c'est la malédiction par excellence, parce que c'est la privation de la vie, la vie qui est le bien par excellence, contrairement à ceux qui prétendent que le test de la valeur qu'elle a pour nous, c'est que nous soyons prêts à la sacrifier. Qu'ils fassent le premier pas ! De toute façon, celui qui est ainsi prêt ne le dit pas. Celui qui s'en vante montre qu'il est terriblement attaché à la vie et à ses vanités.

On trouve dans l'Évangile une phrase terrible et apparemment dénuée de sens prononcée par le Christ : « Laisse les morts enterrer leurs morts. » À la réflexion,

que l'on soit chrétien ou non, elle est d'une grande profondeur. La mort n'a affaire qu'à elle-même, elle n'a rien à faire avec la vie. Elle est comme un trou noir qui jamais ne régurgite ce qu'il a absorbé. C'est de tout notre esprit qu'il faut dire non ! à la mort. Pour combattre l'irréversible qui inévitablement conduit à la mort, il n'y a, nous dit Vladimir Jankélévitch, qu'un seul remède : « le consentement joyeux de l'homme à l'avenir, au futur<sup>1</sup> » [13].

1. Vladimir Jankélévitch, *L'Irréversible et la Nostalgie*, Paris, Flammarion, coll. « Champs essais », 1974, présentation.



Nicole Lapierre

*Faut-il se ressembler pour s'assembler ?*

2020

Gisèle Sapiro

*Peut-on dissocier l'œuvre de l'auteur ?*

2020